

De la dame écouillée

ANONYME

De la dame écouillée

Traduit de l'ancien français et présenté par

CLAIRE DEBRU

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2009

UNE ESTHÉTIQUE
DE LA DÉMESURE

ULTRA violence, chairs éventrées, bourreau triomphant... *Fatigué, mais pas encore rassasié* du spectacle d'une bonne boucherie ? Si l'amateur de gore veut bien adopter pour devise *lassatus sed nondum satiatus*, le fabliau de *La Dame écouillée* lui en donnera pour son argent. Avec ses organes sanguinolents et ses cris de haine censés contaminer le public, le récit rivalise sans peine avec quelques épisodes croquignoles du cinéma de genre des années soixante-dix. Mais il est loin de se réduire à un carnage dégoulinant – sinon, il s'agirait encore d'avalier la tarte à la crème d'un Moyen Age pas moins barbare que les époques qui l'ont suivi... Non, ce qui fait son charme, c'est son intention civilisatrice : ici, il n'est pas question de rester glacé d'effroi après que la malheureuse victime aura été "cuisinée", mais de rire de son supplice.

Puis, d'en concevoir un soulagement légitime et sain. Rien de moins.

Que les lecteurs dont les cheveux resteraient à la verticale après découverte de cette petite fable se rassurent toutefois : la débauche de violence mise en scène n'y est pas purement gratuite. Comme toujours, elle prend les proportions de la peur qu'elle désigne. En l'occurrence, celle de la femme, que la littérature médiévale aime mettre à distance par les extrêmes, oscillant entre le pinacle et les gémonies. Les romans courtois la juchent ainsi sur un piédestal, tandis que les fabliaux l'accablent de tous les vices. Selon le lieu et le public, elle est la flamboyante Guenièvre ou une triste mégère, sainte ou putain. Mais hors du territoire magique de Camelot ou du lointain royaume des cieux, elle incarne la créature imparfaite issue du flanc d'Adam et non de la main de Dieu. La société féodale la perçoit comme un être inquiétant, animé de passions incompréhensibles. Par nature, la femme ne tolère pas la

répression et finit tôt ou tard par se libérer de la frustration que lui impose le carcan conjugal. Toute la question est de savoir comment. Or, le moyen que choisit la dame de notre fabliau est le pire, celui auquel nul pardon ne saurait être accordé. A côté, l'adultère féminin n'est qu'une déviance triviale, bien qu'il reste à l'origine de toutes les angoisses.

Là-dessus, le Moyen Age n'a pas tout inventé : Aristote craignait déjà que la femelle humaine n'exprime un "excessif tempérament" pour les choses de l'amour. Dès lors, rien de surprenant à ce que les fabliaux multiplient les portraits de gourgandines complotant jour et nuit à tromper leurs maris. Ils illustrent à l'envi la formule consacrée de leur temps, *lassata sed non satiata*¹ : "fatiguée mais

1. D'après le vers 130 de la Satire VI de Juvénal (*Satires*) : "Et lassata viris necdum satiata recessit" ("Et, fatiguée des hommes mais point encore rassasiée, elle part").

point rassasiée”, la Messaline sortie d’une nuit blanche au lupanar... Toutefois, dans le contexte facétieux qui caractérise le genre, l’indomptable sexualité féminine n’est pas plaie mortelle. Tant qu’elle s’en tient à révéler les petites misères de la vie conjugale chez les bourgeois et les vilains, elle ne fait pas trembler les fondements de la civilisation. C’est une toute autre histoire quand elle infecte l’aristocratie – classe représentée par les personnages de *La Dame écouillée*. Chez les puissants, la “folie” des femmes devient intolérable, quelle que soit sa forme. Parce qu’elle piétine la mesure, vertu cardinale du monde médiéval et seule garante du maintien des institutions, elle alimente alors la hantise du chaos. Soumis aux désirs d’une épouse lascive ou, comble du cauchemar, à la tyrannie de sa moitié insurgée, un seigneur met en jeu ce qu’il a de plus précieux : le temps consacré à son domaine tout comme son identité virile face à ses pairs, ses subordonnés et son lignage. Et c’est l’équilibre

social tout entier qui vacille avec la remise en cause du pouvoir masculin dans le mariage.

La vocation édifiante de *La Dame écouillée* est issue de là, du danger que désigne le récit parce qu’il met en scène des membres de la noblesse tenus de donner l’*exemple*, et dont les écarts de conduite sont susceptibles de dégénérer en règle générale. D’où un châtement d’une cruauté hors du commun. Mais en incarnant un peu trop bien une certaine phobie universelle, la victime ne peut éviter d’y être physiquement confrontée. Loin du naïf arroseur arrosé, la métaphore est si radicale qu’elle plaide pour une esthétique de la démesure. C’est donc à sombrer dans l’excès que nous invite cette *Dame écouillée*... Et, finalement, rien n’empêche de traduire *lassata sed non satiata* par “Toutes des salopes”.

C. D.

Ci commence de la dame escolliee.

Seignor qui les femes avez,
/ Et qui sor vos trop les
levez, / Ques faites sor vos
seignorir, / Vos ne faites que
vos honir. / Oez un(e)
essanple petite, / Qui por
vos est issi escrite. / Bien i
poez pranre essanplaire /
Que vos ne devez mie
faire / Du tot le bon a voz
molliers, / Que mains ne
vos en tigne(nt) chiers. /
Les foles devez chastoier, /
Et si les faites ensaignier /

Que n'en doivent enorguil-
lir / Ver los seignor, ne sei-
gnorir, / Mais chier tenir et
bien amer, / Et obeir et
onorer. / S'eles ne font, ce
est lor honte ! / Huimais
descendrai en mon conte /
De l'essanple que doi conter
/ Que cil doivent bien
escouter / Qui de lor femes
font seignor, / Dont il lor
avient deshenor. / Qu'an
dirai ? Ce poez savoir : / N'est
si mal gas comme le voir.

Ici commence *De la dame écueillée*

Seigneurs, vous qui êtes mariés et qui élevez vos femmes par-dessus vous au point de les laisser vous dominer, vous ne faites que vous avilir ! Ecoutez le petit exemple composé ici pour vous. Vous ferez bien d'en tirer modèle. Vous verrez qu'il ne faut point satisfaire à tous les caprices de vos femmes, fût-ce par crainte qu'elles ne vous en aiment moins. Vous devez châtier les folles et leur apprendre qu'elles n'ont pas à tenir tête à leur maître, ni à lui commander, mais à le vénérer, l'aimer bien, lui obéir et l'honorer.

Honte à elles si elles agissent autrement !

Mais maintenant, j'en viens à l'histoire de l'exemple que je veux conter, et ils doivent bien écouter, ceux qui font de leur femme leur maître, d'où leur vient leur déshonneur. Que puis-je ajouter ? Vous allez le voir, il n'est de pire farce que la vérité...

Un riches hom jadis estoit / De sa beauté et ça et la,
 / A qui grant richece / Renomee tant en palla
 appendoit. / Chevaliers ert, / Que uns quens en oï
 tint grant hennor. / Mais parler : / Sempres la prist
 tant avoi amé s'ossor / mout a amer. / Ainz
 Que desor lui l'avoit levee, ne la vit, et nequedent /
 / Et seignorie abandonee / Si l'amoit il. Ç'avient
 De sa terre, de sa maison, sovent : / Et por loer bien
 / Et de tot otroié le don ; / aime on / Tot sanz veoir,
 Dont la dame le tint si vill ce sanble bon. / N'avoit
 / Et tint si bas, que quan point de feme li quens, /
 que cil / Disoit, et ele Joenes estoit et de grant
 desdisoit, / Et desfaisoit sens, / Et si ert plains de
 quan qu'il faisoit. / Une grant savoir, / Qui mielz
 fille avoient mout bele. / li valt que nul avoir. / La
 Tant en ala loing la novele pucele dont l'en li dist, /

Il était jadis un homme riche, qui détenait de grands biens. Il était chevalier et possédait un vaste domaine, mais avait tant aimé sa femme qu'il l'avait hissée au-dessus de lui, lui abandonnant la seigneurie de ses terres et de sa maison ; il lui avait fait don de tout, de sorte que la dame s'était mise à le mépriser et à le tenir si bas que tout ce qu'il disait, elle contredisait, et tout ce qu'il faisait, elle défaisait.

Ils avaient une très belle fille. Le bruit de sa beauté se répandit si loin, çà et là, et Renommée en fut telle qu'un comte en ouït parler. Aussitôt, il se mit à l'aimer intensément.

Jamais il ne l'avait vue, et néanmoins, il l'aimait. Ainsi en est-il souvent : on s'éprend à l'aveugle, pour avoir entendu louanges, et cela semble juste.

Le comte n'était pas marié. Il était jeune, de grand discernement et empli de sagesse – ce qui vaut mieux que toutes les richesses. Cette demoiselle dont on lui parlait tant,

Mout volentiers il la veist /
 / Se l'en dit voir ou se l'en
 ment. / Puis la vit il ; oez
 coment. / Li quens ala un
 jor chacier, / [Avesque lui
 trois chevaliers] ¹ / Les
 chiens mainent li veneor.
 / En la forest ont tote jor
 / Chacié de si que après
 none, / Que aive monte :
 forment tone, / Esclaire et
 mout a pleü. / Dessevrez
 sont et deperdu / La gent
 le conte, fors li quart, /

Qui se traient a une part. /
 A escons tornoit li solaus. /
 Dit li quens : / “Quels ert
 li consaus ? / Ge ne sai que
 nos puission faire ; / Nos
 ne poons en huimais traire
 / A nes une de [mes] ² mai-
 sons : / Li solaus s'en vait a
 escons, / Ne ge ne sai ou
 noz genz sont, / Fors tant
 que ge cuit qu'ils s'en
 vont. / Nos estuet traire a
 un ostel / Mais ge ne sai
 mie a quel.”

1. Les notes se trouvent à la page 71.

il l'aurait volontiers rencontrée, pour savoir si ce qu'on en disait était vérité ou mensonge. Or, il la vit ; écoutez comment.

Un jour, le comte alla chasser, prenant avec lui trois chevaliers et des veneurs pour mener les chiens. Tout le jour ils chassèrent dans la forêt, jusqu'après none ¹. Soudain, l'orage menace : le tonnerre éclate, les éclairs suivent et la pluie tombe drue. Le comte se retrouve isolé, ayant perdu les chevaliers qui allaient de leur côté. Le soleil est en train de se coucher. Le comte dit :

– Quel avis prendre ? Je ne sais ce que nous devrions faire. Nous ne pouvons plus gagner l'une de mes retraites, car le soleil se couche. Et j'ignore où sont passés nos compagnons, mais je crois qu'ils sont bien loin. Il nous faut trouver logis, mais je ne sais ni lequel, ni où !

1. None, soit la “neuvième heure”, est sonnée à quinze heures et annonce la quatrième partie de la journée.